

L'AVENIR DE LA FINITUDE ESSENTIELLE

Nous voudrions faire une halte dans cette question : ce que Granel pense au titre de la finitude essentielle (FE) a-t-il seulement un avenir ? Question qui pourrait d'abord alimenter ce soupçon époqual : mais non, la FE n'a plus d'avenir, la pensée-Granel c'est déjà fini. Soupçon auquel cette décade intempestive tente de résister en lui répondant ceci : mais si, la FE n'a jamais eu autant d'avenir qu'aujourd'hui précisément parce que Granel a toujours affirmé courageusement et rigoureusement la finitude comme cette facticité inactuelle de la Chose Même que la pensée se doit de prendre en garde et en veille. Oui, mais voilà : *jamais autant* et donc *toujours plus* d'avenir, cela ne fait peut-être, plus seulement *un* avenir mais toujours au moins *plus d'un* (alliance de l'hyperbole et du nombre). Et d'abord celui qui appartient *de facto* à la finitude en son caractère d'archi-originarité, avenir auquel la FE tient, c'est-à-dire s'y sent tenue comme par une promesse historique : celle qui engage inauguralement la pensée à comprendre la finitude non pas seulement comme facticité originaire du ne-pas-être-à-l'origine de soi mais comme ce qui a elle-même pour origine un sens plus archaïque de la finitude : celui d'une ouverture facticielle à la limite extrême, à l'extrême de la limite, la mort. Avenir de la finitude archi-originarie (FAO) donc, qui exige de ne plus voir dans la finitude une simple privation comme limitation restrictive, mais bien une ressource créatrice de la Limite.

Dès lors, nous pouvons, *a minima* dégager de cet avenir la clôture, méditée par Heidegger, à/dans laquelle la FE devra se tenir c'est-à-dire, s'y maintenir – s'y accrocher et la soutenir – y obéir, clôture restreinte ici à trois niveaux :

– Premier niveau : d'une part, la FAO enclôt l'instance transcendantale à l'intérieur du rapport facticiel à la mort et ainsi considère que seule la facticité du mourir est capable de délivrer l'ouverture de l'être comme rien d'étant pour autant qu'il n'ouvre au rien qu'ontologiquement et qu'il n'ouvre l'être-rien qu'en mode herméneutique, c'est-à-dire en son couplage modal (l'être-possible) et phénoménal (l'être-sens) ;

– Second niveau : inversement, la FAO enclôt le rien d'étant, à la seule dimension ontologique : à l'unicité de l'être comme (le seul) rien d'étant car c'est uniquement l'être qui peut s'ouvrir sur le mode du rien, et qui par conséquent ne peut être dispensé que par le mourir (seconde clôture).

– L'unité circulaire de ces deux niveaux entraîne la circonscription d'un troisième visant à enclore la possibilisation projective du possible sur le seul axe du monde, en entendant par monde : une entrée dans la monstration de l'entièreté de l'étant qui sache reconnaître à ce dernier non pas seulement l'antériorité ontique de son *déjà là* mais la précedence en lui d'une puissance ontologique limitative *d'auto-manifestation anté-phénoménale* que Heidegger nommera *Phusis*. Car en effet, l'étant ne peut solliciter l'apparaître-phénoménal que s'il est déjà capable de l'accueillir en ayant déjà cheminé dans l'apparition de soi-même et *à sa manière*. Il résulte de cette pré-disposition un partage de la phénoménalisation entre l'être-sens et l'être-*Phusis*, entre l'apparaître-phénoménal et l'apparaître-nature(l) ; partage par lequel la mondanéité reconnaît sa co-opération phénoménale avec l'étant factuel de telle sorte qu'on assiste à un échange entre l'apparaître et l'apparaissant, entre la mondanéité et la choséité, réversibilité dans laquelle chacun conditionne l'autre. Et Monde nomme le déploiement de cet échange sur le mode de l'équivocité de l'être.

Que peut-on conclure de cette clôture constitutive de la FAO ? Ceci : que la FE ne tient à la FAO que par un fil car celle-ci ne lui offre pas la sécurité d'un sol mais lui octroie l'in-assurance d'un site depuis lequel seulement pourrait s'annoncer l'hyperbole de son avenir. Comment y ménager un accès ? En rappelant la manière dont Granel comprend l'essentialité de la finitude¹ comme l'entrelacement natif de ce *qu'il faut* – le falloir de son archi-originarité et de *ce qui faut* – le faillir de cette archi-originarité. Autrement dit, cette conjonction affecte la FAO d'une faille dont l'essentialité ne supprime pas l'originarité mais la met en défaut ou en écart à l'égard d'elle-même : l'an-archise. Or si cette an-archè nomme l'avenir de la FE comme cette prévenance d'où nous provenons à nous-mêmes, on posera que la FE a su voir venir dans la faille *l'archi-inscription* de la finitude là où la FAO ne s'y attendait pas, la propulsant

¹ Nous renvoyons ici à G. Granel, « Remarques sur l'accès à la pensée de M. Heidegger » dans *Traditionis Traditio*, Gallimard, 1972, p. 136-137 ; désormais abrégé *TT*.

ainsi dans des possibilités inédites, de telle sorte que l'avenir *dans* la FE se renverse inévitablement en archi-écriture *de* son avenir ; mais, et de manière strictement corrélative, on posera que la FE ne s'attend sans doute pas à la venue irruptive de l'infini au cœur de l'archi-inscription car elle voit venir excessivement dans l'infini la menace de son avenir. Avenir clivé, divisé/scindé donc, entre le voir venir d'un avenir scriptural auquel la FE s'attend et l'inattendu de son infinitisation avenante qu'elle ne voit pas venir. C'est en cette scission que nous voudrions séjourner, non pour la refermer ou la neutraliser mais pour montrer comment l'affinité de la FE avec l'inscription et sa vulnérabilité à l'égard de son infinitisation peuvent s'accorder en une résonance surprenante intimant plus d'un avenir. Surprise à laquelle serait suspendue la postérité de la pensée-Granel : la futuration de ce qui de cette pensée et de son avenir, demeurent encore à venir.

1 – L'herméneutique scripturale comme avenir de la FI

Pour ménager un accès vers cet avenir, on s'appuiera sur la préface de *Qu'appelle-t-on penser ?*, afin de poser ceci : que la finitude essentielle et son avenir peuvent être éclairés à la lumière de l'interprétation par Granel des catégories holderliniennes de l'histoire et de leur reprise ontologico-historiale par Heidegger dans son commentaire de *Andenken*.

Cela donnerait l'agencement suivant : (a) la tâche de la modernité vise à interrompre la détermination grecque de ce qui constitue pourtant leur élément propre : ce feu du ciel coïncidant lui-même avec l'*éon emmenai*. Élément qu'ils n'ont pu rallier qu'en s'appropriant matinalement ce qui leur était étranger, c'est-à-dire la clarté de l'exposition, laquelle fut inaugurée comme cette onto-logique colonialisée matinalement par la métaphysique et débouchant ainsi sur une compréhension du sens de l'être comme substantialité du subsistant ; (b) cette interruption a le caractère d'une traduction de l'*éon emménai*, non en une autre langue, mais en celle qui endure l'annonce énigmatique du pas-encore-grec dans le ne-plus, ou encore l'hyperbole hellénique (plus grec que jamais, jamais autant grec qu'ils ne l'ont été) dans le congédiement (plus jamais grec) ; cette traduction consonne elle-même avec la manière dont les Modernes, à l'inverse des Grecs, doivent s'enquérir/se soucier de leur propre que leur est la clarté de l'exposition sous la condition d'une partance risquée vers le feu du ciel se déclinant doublement comme appropriation à l'étranger de l'*éon emménai*, là où l'oubli doit se faire assez vaillant pour déceler l'impensé qui sommeille dans la colonie métaphysique et appropriation de l'*éon emmenai* comme l'étranger, en entendant dans le *comme*, non pas seulement que le feu du ciel est leur élément étranger mais aussi, et surtout, qu'il est – transitivement – en, depuis et à partir de lui-même, l'étrangèreté, celle-là même par où le sol de la patrie se dérobe « en une *Ursprung* comme flot jaillissant »² : ruissellement de l'être qui se dissimule en son jaillissement même (on va y revenir) ; (c) or, si cette traduction interruptive consiste à remonter à la source du jaillissement possibilisant l'ouverture ontologique, alors une telle archi-traduction a elle-même pour condition « l'irruption de la finitude essentielle » pour autant que Granel pense celle-ci comme apéritivité « d'un sens nouveau et inouï de l'être [...] *totalelement autre* » au point que, poursuit-il « cette irruption sera aussi la pure et simple interruption de l'histoire en cours, et pour celle-ci totalement étrangère »³. La FE est donc pour les Modernes, ce qu'il leur *faut* impérativement rejoindre car c'est uniquement et exclusivement l'originarité de sa faille qui préserve en elle la possibilité, si fragile et incertaine, de faire défailir la métaphysique en affectant la substance d'une syncope. La FE n'offre donc pas l'assurance d'un patrimoine foncier mais l'endurance d'un déracinement natal de telle sorte qu'en ce rapatriement vers la FE nul Moderne n'est assuré d'être chez soi. Or le remarquable c'est que, comme annoncé plus haut, ce déracinement à pour site la clôture de la FAO. Conformément donc aux réquisits de cette clôture, il se conjuguera triplement : comme déracinement des niveaux thanatologique, ontologique, cosmologique.

Et s'il s'agit pour nous de montrer comment la FE agence l'unité articulée de cette triplicité, nous dirons que le déracinement ontologique recoupe celui de la clarté de l'exposition, laquelle (comme nous le verrons) est en provenance du déracinement thanatologique et advient comme déracinement cosmologique. De là notre hypothèse de lecture : la tâche de la modernité consiste pour Granel à penser le déracinement ontologique comme et en tant qu'herméneutique. Soit donc à poser que la décision philosophique cardinale/matricielle de Granel consiste à penser l'interruption de la fondation grecque de la clarté de l'exposition en traduisant *logos* (logicité) par *hermeneia*. Cette décision, Granel n'y a jamais renoncé et

² G. Granel, Préface à M. Heidegger, *Qu'appelle-t-on-penser*, Paris, P.U.F., 1959, p. 7.

³ G. Granel, « Remarques sur le rapport de *Sein und Zeit* et de la phénoménologie husserlienne », *TT*, p. 98.

c'est elle qui, dans toute sa fulgurance et de manière éminente, fait de lui un Moderne. Dès lors si à l'herméneutique, telle qu'elle a été pensée par Heidegger, appartiennent les deux moments de la compréhension et de l'explicitation, ce sont ces deux moments et leur nouage qu'il nous faut explorer afin d'y déceler l'avenir *littéral* de la FE.

(A) On abordera la compréhension depuis l'élucidation du déracinement ontologique. Ce dernier correspond à un tremblement de l'être. Il y a en effet tremblement lorsque Granel traduit l'*éon emmenai* par « l'étrangeté pure » : étrangeté – car l'être n'est rien d'étant mais l'autre de l'onticité ; pure – car l'être n'a rien d'une essence mais est autre que l'étantité. Tremblement donc d'un sens de l'être, non pas seulement autre mais tout-autre, souligne Granel, cette absoluité marquant la manière dont l'altérité de l'être-rien est en elle-même autre à elle-même et donc déliée, absoute de la substantiale présence. Et c'est en et comme cette déliaison que ce tremblement déracine le sens de l'être. Ce déracinement, cela se dit chez Granel : *formalité* de l'être-rien.

Or à cette formalité doit correspondre un mode d'ouverture : ce mode, c'est celui de la *clarté* et celle-ci est herméneutique pour autant qu'elle a le caractère de la *compréhension*. Celle-ci procure en effet à la clarté la clair-voyance d'un regard anticipatif qui devance l'entière de l'étant en la dépassant vers l'apriorité de l'être-rien laquelle, en sa nihilité ontologique même, ne peut que refluer vers l'étant en affluant sur lui phénoménalement. Mais pourquoi est-ce dans la compréhension que la *clarté* doit puiser exclusivement la possibilité de délivrer l'ouverture ontologique ? On répondra d'abord ceci : parce que l'être n'est rien d'étant, son ouverture sollicite un mode de considération non plus intuitif mais compréhensif ; parce que l'être n'est rien d'étant, il ne précède pas son ouverture en la sublimité d'un *topos* noétique, mais est com-pris par elle et en elle, et inversement cette ouverture est prise entièrement avec l'être-rien : transitivité de la relation compréhensive en laquelle l'ouverture et l'être-rien, en tant que rien, adviennent chacun comme le déploiement plénier de l'autre. Mais il y a plus : car c'est en sa formalité que l'être-rien doit être ouvert aprioriquement par le comprendre anticipatif ; et si la formalité dit l'irréparabilité eidétique de l'irréalité ontologique, il faut donc que la compréhension soit assez claire-voyante pour pouvoir ouvrir cette formalité du tout-autre en jetant un coup d'œil avisé sur ce qui, en elle, a dissipé radicalement l'ordre même de l'évidence, apparant ainsi le *ne-ens* de l'être avec l'obscurité du *nihil privativum*⁴. Or nous posons, sans que Granel l'avance explicitement, que cette claire-voyance compréhensive affectée d'une cécité irréductible a elle-même le caractère de la *techné* : celle-ci n'est ni le prédicat ni même le phénomène du comprendre, mais elle nomme la ressource en et comme laquelle, il puise l'entrebâillement d'une ouverture qui maintienne une affinité avertie avec la formalité ontologique qui s'y délivre. *Techné* : l'apérité ontologique d'une vue préalable qui s'y connaît aveuglément, qui est à son affaire (mais non à son aise) avec l'obscurité de l'être-rien délié de l'étantité. En ce sens, il est légitime d'en conclure à une technicité de la compréhension en tant que pré-compréhensive, en tant que technicité de son *pré*, si dans ce *pré*, il faut entendre l'archi-antériorité du savoir pré-théorique, pré-judicatif le plus initial qui soit, parce que le plus facticiel, et donc le plus ontologique et donc le plus phénoménal.

Or nous voudrions suggérer que c'est depuis cette technicité de la compréhension que peut commencer à être approché ce que Granel invoque au titre d'un schématisme sans image qui serait constitutif de la clarté herméneutique. Pourquoi ? Parce qu'il faudrait entendre, nous semble-t-il, dans cette déposition de l'image par le schématisme non pas seulement le caractère caché de son art – l'être-en-retrait de son procédé technique – mais bien le caractère du déracinement ontologique qu'est transitivement sa *techné*. Comment ménager un accès à cette entente ? En rappelant, conformément aux leçons du *Kantbuch*, que l'image est à la fois la formation temporelle d'une vue pure *de* l'être comme l'être-règle de la présentation des schèmes et la formation d'une vue pure *sur* l'étant dirigée/réglée par la constance catégoriale d'un « comme tel ». Que signifierait alors à partir de là une schématisation sans image ? Ceci : le déploiement d'une ouverture ontologique sans prise de vue ni de l'être ni sur l'étant, tel qu'en cette schématisation l'anticipation constitutive du com-prendre se déprenne irrémédiablement de toute pré-vision de l'être comme règle et de la représentativité planifiant à l'avance la phénoménalisation de l'étant en lui fixant et lui imposant ses traits eidétiques (= *mathêsis*). Et cette déprise coïncide avec l'opérativité même de la *techné* qui n'est pas seulement cachée mais bien déracinée car elle recouvre une orientation compréhensive sur le *déjà apriorique* de l'être qui n'enferme pas en lui le programme de *son pas encore* eidétique, la

⁴ Voir G. Granel, « Remarques sur le *nihil privativum* dans son sens kantien », *Écrits logiques et politiques*, Paris, Galilée, 1990 ; désormais abrégé *ÉLP*.

synthèse du déjà et du pas encore demeurant imprévisible. Cette imprévisibilité épouse ce que Granel nomme ailleurs⁵, l'in-originarité de l'être d'où émane son trait iconoclaste.

C'est pourquoi, c'est d'abord cette *technè* qui abrite la loi de cette schématisation inédite. En quoi consisterait cette loi pour Granel ? À substituer la *dimension* à l'image : *dimension* nommerait en effet chez lui le *comment* schématisant de la formalité ontologique. Peut-on repérer chez Granel un tel schème dimensionnel ? *Cerne* pourrait dire l'occurrence d'un schème sans image de l'être-tout-autre. Et c'est en ce sens que la *technè* compréhensive dispense l'ouverture ontologique par et avec *dis-cernement* (comme y insiste souvent et très tôt Granel) : une première fois, au sens où le Cerne ne met pas l'être en image mais laisse in-apparaître sa dis-parution ; une deuxième fois, au sens où la *technè* discerne/distingue des perspectives phénoménales sur l'étant qui ne soient plus réglées catégorialement mais dimensionnées par l'in-originarité ontologique. Cette in-originarité signifie ainsi que la facticité de la compréhension, l'apriorité de son ouverture ontologique et la transcendantalité de sa portée phénoménale sont désormais détachées initialement de toute puissance onto-typologique. Question – impressionnante au demeurant : ces perspectives dimensionnelles possèdent-elles encore le caractère d'horizon ? Granel maintient-il une horizontalité du Cerne ? On peut le soupçonner, si l'on s'en tient d'une part aux quelques indications qu'il donne à ce propos, si l'on se repose d'autre part sur le lien analytique entre le schème et l'horizon et si l'on s'appuie enfin sur la manière dont le Cerne évoque l'irréalité d'un firmament qui ne trace que le retrait de sa propre volute phénoménale. Et c'est sans doute dans la différence entre un horizon mathématique qui objective l'étant dans le cercle omni-englobant de l'*omnitudo realitatis* et un horizon herménéutique dont le Cerne recueille en/par son retrait même les différents districts de l'étant tel qu'ils se donnent à la Forme-Tout, que se joue déjà chez Granel la finesse des idéalités ou a priori de l'expérience que la Tradition aurait occultés.

(B) Mais précisément, un tel raffinement ne concerne jusqu'ici que la bordure en amont du champ phénoménal : celle, entamée, de l'apparaître compréhensif. Or ce raffinement et avec lui, la loi du schématisme sans image qui le soutient structurellement, s'effondreraient s'il ne trouvait confirmation, attestation, aspiration, promotion et jusqu'à un certain point et d'une certaine manière, la préinscription de sa condition de possibilité ultime dans l'autre bordure, en aval cette fois, du champ phénoménal : celle de l'*hupokeistai* comme ce qui de soi-même, s'étant déjà avancé dans l'apparition depuis la *phusis* en lui, se laisse découvrir phénoménalement comme déjà là. Bref : il faut que le déracinement ontologique et le tremblement de l'être qu'il provoque n'affecte pas seulement ce à quoi ouvre la *technè* compréhensive comme rien d'un quoi, mais imprègne ce *sur* quoi elle ouvre, c'est-à-dire sur la factualité du quoi, de l'étant factuel et, partant, habite déjà la quoddité de la *phusis* d'où il émerge. C'est pourquoi il s'agit certes de mettre en lumière la manière dont Granel exige de la compréhension qu'elle souffre la finitude du rapport monstratif en reconnaissant à la *phusis* une puissance limitative d'auto-manifestation anté-phénoménale qui n'est rien d'étant⁶ : cette *nihilité* étant ontologique, il faut la penser sous la contrainte de l'équivocité, c'est-à-dire pour Granel, non plus comme l'in-apparaissant mais comme le Refermé se déployant lui-même non plus comme obscurité mais comme ombre⁷. Dès lors, en paraphrasant Héraclite, on dira d'abord que chez Granel, la *phusis* aime à se refermer ombrageusement, non pour se suffire à soi-même substantiellement mais en vue d'impulser librement et à sa manière, l'entrée de l'étant dans l'apparition.

Mais il y a plus. Il s'agirait en effet plus radicalement encore (et peut-être que chez Heidegger lui-même), c'est en tout cas notre hypothèse, de faire ressortir la manière dont chez Granel, la compréhension ne rencontre plus dans son assignation à sa limite une puissance pourvoyeuse d'images : ceci donc que la puissance ontologique d'auto-manifestation qu'est transitivement la *phusis* se déconnecte/défait de tout pouvoir statutaire qui prescrirait à l'étant l'évidence de sa stature eidétique en l'érigeant à partir de soi-même dans l'étantité d'un visage-type. Puissance déracinée donc parce qu'elle n'achemine l'étant dans l'apparition qu'en l'éconduisant vers la substantialité : qu'à la condition de ne plus lui assurer son repos dans l'essence – ou plutôt, qu'à la condition que ce repos ne soit plus de tout repos et donc ne confine

⁵ G. Granel, « La rature de l'origine », *TT*, p. 169.

⁶ Exigence qui se fait jour dès *Le sens du temps et de la perception chez Husserl*, T.E.R., 2012 : voir notamment et notoirement l'admirable geste méditatif par lequel Granel expose cette puissance de la *phusis* depuis et dans le livre IV de la *Physique* d'Aristote, p. 185-193.

⁷ Sur le Refermé comme détermination ombrageuse du sens de l'être, voir G. Granel, « Lecture de *L'origine* », *Études*, Paris, Galilée, 1995, désormais abrégé *É.*

plus à la sécurité d'une perdurance dans la constance de la présence. Un tel déracinement logé au cœur de la *phusis*, cela se laisse dire chez Granel : *chaoticité* de la choséité. Et là où la formalité in-apparaissait en et comme le dimensionnel du Cerne, la chaoticité se *mon(s)tre* en et comme le prosaïsme chosal du Re-fermé, si dans ce prosaïsme doit filtrer le décollement des choses à l'égard de la sub(si)stance, l'évanouissement fécond de leur aura.

Mais alors, que se passe-t-il lorsque le déracinement de l'apparaître-compréhensif rencontre dans l'apparaître-physique ce dont il dépend pour s'accomplir et inversement, lorsque le tremblement ontologique de la chaoticité trouve son répondant dans celui de la formalité en y découvrant la faveur d'une médiation dont la *phusis* a besoin pour se rapporter phénoménalement à elle-même ? Ceci : rien de moins que le déracinement du tout de la phénoménalisation en la Forme-Tout, c'est-à-dire de l'être-monde du Monde. Rien de moins donc que le déracinement du niveau cosmologique de la FAO et dont la FE pense l'advenue comme *ébranlement du Monde*. Comment appréhender chez Granel cet ébranlement ? En posant que c'est parce que la faille est la facture même de la FE qu'elle déploie la rencontre phénoménale entre les deux bordures du paraître sur le mode herméneutique de ce que Granel nommera – très tôt – l'*anfracture*⁸. C'est donc depuis l'élucidation de cette anfractuosités que l'ébranlement peut commencer à se laisser approcher, ce qui exige d'en respecter et restituer les différentes inflexions/scansions. On se contentera d'en avancer l'esquisse suivante : l'anfractuosités dit d'abord la fracture, cette énigmatique séparation de l'être et de l'étant qui les relie dans la transitivité du différend ; et cette fracture peut se décliner chez Granel comme celle de la mondanéité et de l'étant intra-mondain, mais plus encore, (comme on l'a vu) de l'être-phénoménal et de l'être-*phusis*, du Cerne de l'apparaître-céleste et du centre de l'apparaître-terrestre. Mais, seconde scansion, l'anfractuosités dit en même temps la brisure qui passe à l'intérieur des deux côtés précise Granel. Comment entendre cette brisure ? Comme ce qui vient entamer, évaser, blesser les deux bordures du champ phénoménal en écartant leur originarité – en les in-originant : en les affectant, les effractant, chacun à leur manière, d'une disjonction entre l'être et l'étantité – d'un déracinement donc. C'est pourquoi, cette brisure, on l'aura compris, cela pourrait bien se dire, sur le mode de l'équivocité : formalité pour le Ciel et chaoticité pour la Terre.

Or, si Monde nomme le passage co-latéral entre ces deux côtés brisés, cette réversibilité des deux entames dans/de la Levée-du-Paraître et si ce conditionnement réciproque se déploie sous la dimension de l'Anfractuosités, alors dans la FE le monde a pour phénomène la dimensionnalité éclatante du Fragment en et comme lequel rayonne son ébranlement.

La question initiale, on s'en souvient, portait sur la capacité de la FE à interrompre la détermination du sens de l'être comme substance en traduisant – en Moderne – la clarté de l'exposition par *hermeneia*. À la clarté a correspondu le moment herméneutique du comprendre ciblant davantage le mode de *détection* de l'a priori en articulant le tremblement ontologique et l'ébranlement cosmologique. À l'exposition va donc correspondre le second moment, indissociable du premier (sinon par abstraction) : celui de l'explicitation (*Auslegung*) ciblant davantage le mode de *construction* de l'a priori et enrichissant, on va le voir, l'articulation précédente.

Ainsi, sans se référer expressément aux § 31-34 de *Sein und Zeit* tout en les gardant en mémoire, nous avancerons qu'à l'explicitation appartiennent les deux premiers traits suivants : (a) en tant qu'il n'est rien d'étant, l'être n'est rien que déploiement, tel que l'être-en-déploiement de l'être-rien coïncide avec son explicitation : ou encore, l'être-explicité de l'être-rien signifie qu'il n'est rien qu'*être*, c'est-à-dire pure *flèche transitive* ; (b) cette explicitation décline alors la transitivité conformément au couplage ontologique par lequel le comprendre ouvre facticiellement l'être-rien : ainsi, l'être-possible s'explicité comme mobilité du possible, c'est-à-dire comme transitivité de sa possibilisation et l'être-sens s'explicité comme latéralité de la mondanéité, et partant, comme transitivité de la phénoménalisation de l'étant en entier, laquelle a pour milieu la structure de l'*en tant que*. Comme milieu, l'*en tant que* est la détermination proprement herméneutique de la dimensionnalité nimbant l'étant ; comme structure, l'*en tant que* est la détermination proprement herméneutique qui étire et resserre à la fois et à l'extrême le différer de la différence ontologique. Et il faudra bien sûr clarifier un tant soit peu le mode de composition explicitatif du couplage ontologique.

Mais l'enjeu est ailleurs. Il est dans la fulgurance de la pensée-Granel à l'égard de l'herméneutique, fulgurance qui a déjà percé dans le moment de la clarté compréhensive et qui doit se confirmer dans celui de l'exposition explicitative. Comment là encore s'en approcher ? En posant que Granel ne se contente

⁸ G. Granel, « Remarques sur l'accès de la pensée de M. Heidegger », *TT*, p. 134-136.

pas de déterminer l'être-en-déploiement de l'être-rien par et comme son être-explicité (car si toute explicitation est déploiement l'inverse n'est pas vrai), mais il se risque à penser ceci : l'explicitation comme/en tant que *processus d'inscription de l'être-tout-autre transitif*. On appellera alors *herméneutique scripturale* cette percée granélienne de/dans l'herméneutique, percée entrant en résonance avec le souci matriciel chez lui d'une matérialité du logique (ou logicité de la marque). En effet, par scripturale, il faut entendre *l'inscriptibilité matérielle a priori de l'a priorité de l'être-rien* ou de l'*Insaisissable* comme dit Granel, et cela non pas malgré son in-originarité mais *grâce* à elle.

Mais le remarquable, c'est que c'est aussi dans cette percée que se joue le dialogue stellaire Granel/Derrida dont il faut au moins pointer la portée historique considérable car c'est en elle que se jouerait, peut-être, l'avenir de la FE. Dans ce dialogue, les deux s'accordent pour voir dans l'alliance structurale entre l'in-originarité du rien et son déploiement scriptural l'indice et la condition d'un excès de la métaphysique interne à sa clôture. Mais cette concordance est déchirée par une discordance, grave car elle provoque une hésitation gigantomachique au seuil de la différence ontologique : chez Granel, le rien appartient exclusivement à l'être, et partant, c'est l'explicitation qui doit donner son espace à l'inscription ; chez Derrida, le rien appartient à la trace, selon une différence plus vieille que la différence ontologique, Derrida ne cessant jamais de soupçonner l'être, fût-ce comme rien d'étant, d'assigner à la présence, de garder jalousement son statut d'origine et donc, d'être lui-même assigné à résidence dans la voix plutôt que d'être emporté dans l'inscription comme archi-écriture. Conséquence redoutable : l'herméneutique, en raison de son trait ontologique même, demeurerait irrémédiablement phonologique, obéissant par là à la clôture métaphysique. Or c'est précisément à cette obéissance à laquelle Granel ne souscrit pas (ne se rallie pas) en posant que l'éloignement de la substance n'a pas pour unique issue une grammatologie mais aussi, peut-être, une herméneutique scripturale où le rien *en tant qu'être*, exhorte l'écriture.

Dès lors, si avec cette herméneutique, il retourne inévitablement de la scripturalité du dimensionnel, alors celle-ci advient en et comme le processus d'extériorisation matérielle du rapport phénoménal à l'extériorité de l'étant. On peut appeler *trans-inscription*, cette élévation au carré de l'extériorisation par laquelle la médiation phénoménale se redouble en celle matérielle. Mais cette trans-inscription ne se contente pas d'inscrire la transitivité ontologique car elle ne peut s'accomplir elle-même qu'en étant coordonnée à et par la médiation d'un *transport vectoriel*. Or chez Granel, ce transport médiatisant est assumé par l'alliance inaugurale de deux vecteurs privilégiés : la technique « qui vole à l'Ouvert le feu de son inapparence »⁹ et le langage qui lui dérobe son silence. Et, puisque qu'en cette vectorisation initiale, c'est l'entièreté du processus de phénoménalisation qui se précipite originellement dans l'inscription pour s'y abîmer en y brisant la description, alors l'explicitation advient comme *techno-phénoméno-logisation*. Il faudrait montrer pourquoi celle-ci est ouverte par l'an-archè du mourir et requise par la chaotité de la *phusis* et comment en elle peut luire la fragmentation du monde.

On se contentera de faire ressortir le point suivant : cette techno-phénoméno-logie engage l'explicitation du comprendre (et donc l'exposition de la clarté), c'est-à-dire son inscription sur le mode d'une *poïétologie* en laquelle il faut entendre ce qui fait communiquer indissociablement : la conduite de l'étant dans la manifestation (*poïèsis*) et le double régime du scriptural (aisément repérable chez Granel). Premier régime : celui qui identifie la scripturalité avec l'opérativité de l'*espacement* en et comme laquelle le différencier de la différence ontologique s'explicite, si espacer signifie tout à la fois : instituer un réseau circonspect de différences, s'y déplacer en vue d'y assumer la syntaxe des articulations différentielles (leur articulation syntaxique). Sans pouvoir nous y arrêter, on suggèrera que ce premier régime (de l'herméneutique scripturale) se distribue lui-même chez Granel sous la contrainte de sa double vectorisation. Ainsi, pour le vecteur langage : sa poïétologie intrinsèque explicite le dimensionnel en un réseau de renvois sémiotiques de telle sorte que la formalité de l'être-sens atteste de sa réversibilité avec la *phusis* chaotique en instituant dans la matérialité des langues la *diacriticité* du signitif, diacriticité dont l'articulation porte la marque de l'être-écrit du rien – son espacement ontologique. De même, pour le vecteur technique : sa poïétologie intrinsèque explicite le dimensionnel en un réseau de renvois ustensiliers/instrumentaux, de telle sorte que la formalité de l'être-sens atteste de la mondanité fragmentaire du Monde en instituant dans la matérialité du *pragme*¹⁰ la *significativité* (*Bedeutsamkeit*), significativité dont l'articulation porte la marque de l'être-écrit du rien – son espacement ontologique.

⁹ Granel, « Les craquelures du texte » dans *ÉLP*, p. 256.

¹⁰ Sur la justification par Granel de la traduction de *Zeug* par *pragme*, voir « Pourquoi avons-nous publié cela », *L'époque dénouée*, Paris, Hermann, 2012.

Passons, brièvement, au second régime du scriptural que la poïétologie associe structurellement à l'exhibition poïétique : il identifierait cette fois la scripturalité à l'opérativité d'une *transformation* en et comme laquelle le différencier de la différence ontologique s'explique, si transformer signifie liminairement : s'enfoncer dans la matière, s'en imprégner, s'en inspirer en vue d'en faire ressortir une tournure phénoménale qu'elle ne peut par elle-même faire surgir. On assisterait alors à la même redistribution vectorielle : pour le vecteur langage, sa poïétologie interne explicite le dimensionnel en transformant la matérialité signitive dans la tournure matérielle de la phrase, c'est-à-dire dans la matérialisation symbolique de l'être-sens qui l'y inscrit sur le mode scripturaire du phraser, phraser qui manifeste le prosaïsme des choses en s'appuyant et révélant à la fois la factualité des possibilités phénoménales qui habitent les tours non prédicatifs de(s) langues et l'ordinaire de leurs guises tropiques. Pour le vecteur technique : sa poïétologie interne explicite le dimensionnel en transformant la matérialité organique dans la tournure matérielle du pragme, c'est-à-dire dans la matérialisation prothétique de l'être-sens qui l'y inscrit sur le mode graphique/graphématique de l'œuvrer, œuvrer qui manifeste la chaotité physique en s'appuyant sur elle en vue de déceler la factualité des possibilités phénoménales qui y sommeillent et de s'y ajuster mais sans que celles-ci ne puissent plus revendiquer un statut, imposer un type, prescrire une image à leur transformation en *pragmata* : « *Il n'y a donc pas de vérité des matières : c'est justement ce qui les destine, et elles seules, à recueillir la vérité* »¹¹. Et dans cette transformation, c'est l'opérativité transcendante intrinsèque à l'empiricité qui est reconnue par les deux vecteurs, opérativité contribuant ainsi au raffinement matériel de la formalité apriorique.

Enfin, au sein de cette traversée fulgurante de Granel dans l'herméneutique, sans doute faudrait-il faire droit au troisième trait de l'explicitation : celui qui pourrait bien renvoyer à ce qu'il appelle une *praxéologie*¹², entendu comme logicité de l'usage. Nous posons qu'en cette praxéologie, il y va de la composition, annoncée comme l'annonce même, de l'être-sens et de l'être-possible, pour autant que l'être-rien se partage en eux en les accouplant dans le déracinement ontologique. Qu'est-ce à dire ? Ceci : que faire usage du comprendre consiste, pour l'existant/le mortel-fini, à l'explicitier sous la modalité d'une réappropriation médiocre du Fragment-monde dont la dimension techno-phénoménologique offre à l'être-possible le plan unique et plénier de sa possibilisation, c'est-à-dire de son explicitation scripturale.

À ce "faire usage" correspond un comportement : celui-là même que Granel a su entendre chez Heidegger lorsque celui-ci, tra-duisant la parole de Parménide¹³, décèle dans le *kré* la dérivation de *krao* (je manie) et de *kei* (la main) tel que dans le *kré* résonne l'injonction de l'*usage* en tant que ce qui enjoint à laisser être l'étant dont on use dans son être pour l'y garder, c'est-à-dire ce dont on use comme il faut. Mais on sait qu'entendu depuis le souci de la FE, ce que l'être dicte comme ce qu'il faut n'est rien d'autre que ce qui *faut* : n'est rien d'autre que la garde d'une faille, c'est-à-dire non plus d'un décret de la substance mais du déracinement ontologique lui-même. Dès lors, si faire usage des langues et des outils vise à laisser être leurs tournures scripturales, et si cet usage coïncide avec l'explicitation par l'existant de son être-possible en des possibilités techno-phénoménologiques d'existence en lesquelles il se déplace, s'expose, s'ek-stasie avec éclat pour y faire resplendir leur archi-contingence, alors ce que l'existant se réapproprie de manière encore non expresse dans cette praxéologie, c'est ceci : l'annonce de l'Oouvert comme ce qui, à même l'héritage factuel des usages et des tâches qui s'y indiquent, n'impose à l'existence finie aucune planification de son comportement, aucun enfermement de son dessein dans un plan d'options pré-tracées.

Que retenir alors de ce premier cheminement dans la FE ? Réponse : qu'elle a su voir venir dans la faille le falloir d'une herméneutique scripturale, déstabilisant/déconcertant ainsi la FAO en même temps que la Grammatologie, en leur faisant entendre, « de façon si faiblement perceptible que ce soit » et de manière inédite, ce à quoi elles ne s'attendaient pas : « *qu'écrire est lui aussi un "comportement du Dasein"* »¹⁴, pour autant que comme le dit excellemment Vaysse, en rassemblant toute la fulgurance granélienne, « *l'Écriture est la dictée du Monde comme Fragment* »¹⁵. C'est pourquoi, pour la FE, la clarté de

¹¹ G. Granel, « Lecture de *L'origine* », *É*, p. 113.

¹² Sur ce point, voir notamment, G. Granel, « Après Heidegger » et « Les langues sont des terminaux logiques », *ÉLP*.

¹³ Cf. M. Heidegger : « Il est d'usage (*kré*) : le laisser-être posé-devant (*to legein*), le prendre en garde aussi (*te noein*) : l'étant : être (*eon emmenai*). »

¹⁴ G. Granel, « Les craquelures du texte », *ÉLP*, p. 253.

¹⁵ J.-M. Vaysse, « Couleurs, colères, kénôses » dans *Granel, l'éclat, le combat, l'ouvert*, Paris, Belin, 2001, p. 435.

l'exposition se laisse dire ainsi : la technicité compréhensive en son explicitation techno-phénoménologique. Il convient maintenant d'esquisser comment l'archi-inscription de l'avenir dans la FE abrite l'avenir de sa désorientation.

2 – La finitude infinie (FI) comme avenir de la FE

Pour prendre la pleine mesure de cette désorientation, il faut nous installer une dernière fois dans le dialogue stellaire Granel-Derrida. En effet, dans le second texte qu'il consacre à Derrida, intitulé *Schibboleth ou de la lettre*, Granel fait une halte au sein de l'injonction que Derrida lance à la pensée dans *Violence et Métaphysique*, en la convoquant à la « *nécessité d'une irruption qui doit réveiller le logos grec en le réveillant à son origine comme à sa mortalité* », précise Derrida cité par Granel. Tout se passe alors comme si cette injonction allait pouvoir tout à la fois confirmer, relancer leur *polémos* philosophique dans les termes mêmes où on l'avait laissé plus haut, mais aussi l'éclairer en le jouant désormais sur le fond de la différence décisive, coupante du Juif et du Grec, dont les bords se touchent contiguement, venant aux contacts l'un de l'autre dans l'irritation et le déchirement. Qu'est-ce qui justifie la mobilisation irrémédiable de cette différence comme nouvel horizon du *polémos* ? Ceci : (a) que dans cette différence, il y va de l'unité articulée entre la mort – l'irruption de la finitude essentielle, la lettre – la scripturalité du logique et la forme d'existence du peuple – l'archi-politique, et (b) que dans cette unité, il y va du mode d'accomplissement du réveil interruptif du *logos* grec. Mais alors quelle allure prendrait chez Derrida un tel réveil ? Celle, commente Granel, d'une complicité structurelle entre l'ouverture finie-mortelle du logique et le surgissement de l'in-originarité du rien *en tant que (l')infiniment autre*, pour autant que cette *infinité* ne doit plus renvoyer à la transcendance du visage d'autrui mais, souligne-t-il, à (l'immanence de) l'écriture.

De ce commentaire résulte une thèse, je dirais même, la thèse de Granel : la finitude essentielle se transforme en hypothèse judaïque lorsqu'elle libère à partir et du dedans d'elle-même l'alliance originaire et originairement chiffrée de la trace épousant *l'infiniment autre* et de son archi-inscription. Et si on peut appeler FI (finitude infinie) une telle hypothèse, alors la FI comprise depuis et comme grammatologie appartient au judaïsme. Il en résulte pour Granel une conséquence décisive : si seule l'assomption par la pensée de la FI était capable de sonner le réveil du *logos* grec, alors le *logos* ne pourrait jamais s'arracher à son sommeil grec en grec, car cet arrachement ne pourrait lui provenir que de l'ailleurs judaïque, ne pourrait en passer que par le schibboleth interruptif de l'infiniment-autre. Et là filtre de nouveau la discordance : Granel exige, lui, de penser le réveil en grec. Et c'est pourquoi, s'il pose que « le bord à bord Juif-grec est logiquement nécessaire », si les deux bords se touchent à l'endroit d'une scripturalité/littéralisation de la finitude essentielle, ils se partagent aussi en deux rives, ineffaçables et peut-être, irréconciliables : la rive apatride du filigrane grec qui rature l'être dans le cercle herméneutique et la rive désertique du filigrane juif qui enjambe l'être dans l'ellipse grammatologique. D'où la thèse de Granel formulée dans sa version renversée : appréhender en mode grec le réveil du *logos* grec, c'est affirmer que la finitude essentielle *en tant que* primauté du mourir ne s'infinétise pas, que le tout-autre du rien *en tant qu'exclusivité* de l'être exclut son infinité, que le scriptural *en tant qu'entrelacement* herméneutique du mourir, de l'in-originarité ontologique et de l'archi-inscription se refuse à toute infinitisation.

Faut-il en conclure que la FE, dans le système de contraintes qui lui appartient, non seulement résisterait résolument à sa traduction en FI (ce que fait clairement Granel) mais interdirait structurellement cette traduction ? Nous voudrions suggérer, tout-contre Granel, que cet interdit ne résiste peut-être pas lui-même à cette flèche que nous nous risquons à décocher, dans la nuit : celle qui lance que de la FE à la FI la conséquence est bonne, car de la scripturalité à l'infinité la relation est quasi-analytique. Est-ce à dire qu'en ce geste, nous voudrions re-traduire Granel en Juif, en le faisant passer sur l'autre rive ? Point du tout. Pourquoi ? Parce que, l'on s'en souvient, si la FE devait être considérée comme la patrie des Modernes, rejoindre celle-ci, ce n'est plus faire un saut dans le judaïsme mais bien dans ce que Hölderlin appelle l'Hespérie : c'est en effet uniquement dans la langue de l'Hespéral que la FE se laisserait traduire en FI, langue qui bouleverse la prédiction aristotélicienne revendiquée par Granel selon laquelle « si l'on mêlait ne serait-ce qu'une goutte d'infinité à ce qui est fini par essence », il se produirait « sa

disparition par infinitisation galopante »¹⁶. Dès lors il se pourrait bien que la tâche de rejoindre l'Hespérial se confonde avec celle de risquer un tel mélange et d'occuper ainsi son site comme patrie du déracinement : comme patrie qui arrache helléniquement la Grèce à la substance. Bref : il s'agit d'esquisser la manière dont l'Hespérial abrite la FI comme l'avenir inattendu, et peut-être monstrueux, de la FE. Comment amorcer cette esquisse ? En s'installant dans les deux axiomes¹⁷ que Granel, sous l'égide d'Aristote, associe structurellement à la FE pour marquer la résistance de celle-ci au régime moderne d'infinitisation de l'idéalité arraisonnant le fini – résistance à la *mathésis* donc : s'y installer, c'est chercher à montrer la manière dont ces deux axiomes entrent en correspondance tout aussi structurellement avec les deux interdits qui encadrent le FI lorsque celle-ci est pensée sur un mode hespérial.

(1) Le premier axiome s'énonce ainsi : *l'apeiron ne saurait être archè*. Il entrerait en résonance avec *l'interdit de l'immédiat*. Comment attester cette résonance ? En en formalisant les contraintes depuis le triple déracinement dont la FE a affecté la clôture de la FAO :

– Au premier niveau thanatologique donc : on posera que la FI et la FE affirment solidairement la primauté de la finitude *sur* l'infini en tant qu'archi-originarité du mourir que rien ne précède si ce n'est la prévenance de sa propre facticité, de l'extrême pointe de son "que" ;

– Au second niveau, ontologique donc : on rappelle que dans la FE, le mourir ouvre la médiation ontologique sur le mode d'un déracinement de l'être-rien, c'est-à-dire d'une déliaison initiale à l'égard de l'étantité qui affecte l'être-possible et l'être-sens d'un tremblement, tremblement ayant le caractère du tout-autre, c'est-à-dire en définitive d'une illimitation dans l'ordre dans l'essence ; or nous posons non seulement que cette illimitation n'est pas réfractaire à l'infini mais qu'elle en est même le parfait synonyme à condition d'entendre cette infinité en grec, c'est-à-dire depuis l'*apeiron*, soit : non pas l'absence d'essence ou son congédiement mais son indétermination native : non pas jamais *plus* d'essence, mais toujours plus d'essence, c'est-à-dire toujours plus d'une essence. C'est en ce sens que la FE se laisse traduire par et en la FI hespériale car le mourir y ouvre compréhensivement l'infini au cœur du rien en et grâce à sa teneur ontologique même de telle sorte que son in-originarité y fasse pulser l'incandescence de l'*apeiron* « *comme ce qu'il y a de terrible dans la finitude pure et simple de l'Être même* »¹⁸ – comme la *déhiscence enflammée* du ciel. Dès lors, rejoindre l'Hespérial ce ne serait pas en appeler à l'autrement qu'être-au-delà de l'essence (surtout pas même) mais à affirmer ceci : la facticité d'une ouverture compréhensive à l'autrement *de* l'être-rien se déployant comme l'autrement *de* l'essence lui-même advenant comme l'autrement *que* l'étantité substantielle en elle – advenant infiniment donc. Advenue de la FI en son trait ontologique même qui s'expliciterait elle-même sur le mode d'un devenir essentiel de l'accident.

Il résulte de cette complicité entre la FE et la FI une conséquence fondamentale qui a trait au mourir, et que Granel n'évoque quasiment pas non par négligence mais parce qu'il sait qu'elle est déjà chez Heidegger : celle qui poserait que le mourir ne peut ouvrir facticiellement au tremblement ontologique qu'à la condition d'être lui-même déraciné sur le mode d'un vacillement qui l'abîme dans l'*an-archè*, s'il est vrai que le mourir doit déjà être habité en sa facticité même par le toujours de cette *an-archè* pour pouvoir prétendre ouvrir l'in-originarité ontologique, l'être en son tout-autre. Or par cette *an-archè*, il faut entendre la manière dont l'ouverture lumineuse à mon archi-néantité, à ma Fermeture plonge cette dernière en une nuit où elle va jusqu'à s'*étranger* pour ainsi dire ; de telle sorte que l'extrême altérité de ma limite extrême, de mon irréalité mortelle, m'arrive originairement autre à et en elle-même, non mienne donc car non même : mienne sans être à moi, mienneté dessaisie d'elle-même en tant que mienneté de ce dessaisissement même. Dès lors, si à l'herméneutique hespériale appartient une anonymie du mourir qui possibilise son *an-archè*, nul besoin, comme chez Derrida de le dériver d'un deuil plus originairement anarchique : il s'agirait plutôt dans cette anonymie de penser une co-originarité du mourir et du deuil.

– Passons au troisième niveau, cosmologique donc : on avancera, symétriquement à l'*an-archè* du mourir que, conformément aux réquisits de la FE, l'apparaître-phénoménal (l'être-sens formel) ne rencontre dans son assignation à la puissance limitative de la *phusis*, non pas aucune limite dans l'ordre de l'essence, mais aucune *archè* substantielle, aucun principe d'étantité qui prescrive à l'avance et une fois pour toutes, le mode de délimitation eidétique et morphique de l'étant. Dès lors, on peut bien dire que si dans la FE, l'apparaître-phénoménal trouve dans la factualité de la limite, dans *l'il y a* de la *phusis*, le *que*

¹⁶ G. Granel, « Les années 30 sont devant nous », *É.*

¹⁷ *Id.*, p. 80.

¹⁸ « Loin de la substance, jusqu'où ? », *Apolis*, T.E.R., 2009, p. 19 ; désormais abrégé *A.*

de sa chaotité, alors celle-ci fait vibrer, à sa manière, l'*apeiron* au cœur du Refermé absolu en et grâce à la teneur ontologique même de son rien : vibration par où la *physis* mène à parution l'étant en l'envisageant de manière atypique et en l'informant de façon désempreintée. Vibration au cœur de la matière d'un épanouissement dans la séparation qui risque d'affecter son ouvrier techno-phénoménologique d'un devenir accidenté et accidentel de l'essence¹⁹. Et à travers ce chemin, c'est peut-être la FE qui suit la voie incertaine de la FI en son trait hespérique.

Il en résulte là encore une conséquence fondamentale qui concerne directement l'articulation du premier axiome de la FE et du premier interdit de la FI. En effet, l'Hespéral nommerait l'agencement structurel de l'*an-archè* thanatologique, de l'in-originarité ontologique et de l'anfractuosité cosmologique (du vacillement, du tremblement, et de l'ébranlement) comme et en tant que le plan d'intelligibilité de la Finitude essentiellement infinie parce qu'éloignant en elle l'essence de la substance : plan d'une finitude dont la faille essentielle libère à partir et du dedans d'elle-même son infinité secrète, cette libération requérant et sécrétant alors irrémisiblement en retour la médiation d'une herméneutique scripturale comme modalité exclusive de son advenue, modalité culminant elle-même dans le médium techno-phénoménologique au travers duquel luit le Fragment-monde.

(2) Passons maintenant au second axiome : il s'énonce ainsi : *le telos est peras*. Il entrerait en résonance avec la promulgation par la FI de l'interdit suivant : celui de l'amorphie. Il nous semble alors que ce second axiome poursuit la confrontation Derrida-Granel en l'infléchissant vers l'articulation compliquée entre la phénoménalisation et la présentation, complication que recommande l'archi-inscription et qui relancerait la gigantomachie au seuil de l'*épékeina tès ousias* cette fois. Or compliquer signifie précisément : désarticuler, c'est-à-dire interrompre l'articulation entre les deux, de telle sorte qu'à l'archi-inscription corresponde structurellement une phénoménalisation sans présentation. Sauf que si Granel/Derrida ont en commun le souci de ce hiatus interne au paraître, ils se séparent à propos du mode de déploiement de cette négativité interruptive : soit on considère, comme Derrida, qu'il n'y a de présentation qu'ordonnée au présent de l'étant pour autant qu'il n'y a d'étant que comme présent (qu'il n'y a que des étants-présents) et de présent que vivant, et qu'inversement, ne peut venir se prêter à la présentation que la seule présentété eidético-morphique de l'étant, laquelle se voit irrémédiablement indexée sur la constance rassemblante de la présence/étantité – cette chaîne métaphysique suturant le présent ontico-eidético-morphique à la présence demeurant elle-même co-ordonnée à et par l'être, fût-il rien d'étant. Conséquence : l'interruption désarticulante requiert une désuturation qui passe hors de l'ontologie, c'est-à-dire toujours pour Derrida, *avant* l'être et qui entraîne inévitablement dans son sillage une mise à l'écart de la présentation à l'égard d'une phénoménalisation réduite à celle d'ersatz ontiques simulant le présent. Et ce sillage interruptif (qui expulse la présentation de la phénoménalisation) a pour nom la *dissémination*.

Or, il nous semble que, là encore, Granel n'emprunte pas un tel sillage : il s'agit plutôt pour lui de faire passer la désuturation en question à *l'intérieur même de l'ontologie* en vue de penser une disjonction de l'être et de la substance qui contienne analytiquement en elle celle intervenant entre la présentété ontico-eidético-morphique et l'étantité constante. Conséquence : cette disjonction performe l'interruption désarticulante sur le mode d'une mise *en* écart de la présentation au sein même de la phénoménalisation. Or cette performance interruptive (qui impulse à la phénoménalisation l'écart interne du présentatif) aurait, peut-être, pour nom chez Granel, la *perception*. Est-ce à dire qu'avec cette résurgence du souci de la perception dans ses derniers textes, Granel, sans retomber dans les impasses husserliennes de la conscience perceptive ni succomber aux sirènes merleau-pontiennes de la Chair, aurait décidé de faire reculer la dimensionnalité phénoménale derrière ou en deçà de l'herméneutique scripturale et du médium techno-phénoménologique qui lui appartient structurellement ? Nous ne le pensons pas : nous suggérons plutôt que cette perceptivité irrigue la techno-phénoménologie sans la précéder ni la dériver d'une dimensionnalité plus immédiate et plus originaire mais en vue d'affiner sa significativité a priori. Comment ? En pensant, par exemple, le réseau différentiel du dimensionnel moins comme opérativité d'une conjoncture que comme celle d'un *ensemble*²⁰ : l'*ensemble* serait à la fois ce qui dynamise l'*aisthésis* du jeu de ren-

¹⁹ Pour autant que « nulle vérité ne peut “advenir” que dans une mise-en-œuvre, où c'est la matière seule qui est “ouvrée” » : « Lecture de *L'origine* », *É*, p. 113.

²⁰ Sur l'ensemble, voir « Loin de la substance, jusqu'où ? Essai sur la kénose ontologique de la pensée depuis Kant », *A*, p. 13-14.

vois en échancrant, subrepticement, le dis-cernement phénoménal que ce jeu médiatise et cela, afin de faire davantage droit à ce qui, de l'étrangeté pure de l'être, est toujours déjà venu perturber la connexion des tournures instrumentales en ex-orbitant sa scripturalité²¹.

Or c'est seulement depuis cet affinement que le second axiome peut commencer à s'éclairer : en effet, *peras* abrite à la fois ce qui sollicite et revendique cette perceptivité intra techno-phénoménologique. Une première fois, parce que *peras* recueille en lui, je n'ose pas dire le phénomène, mais à tout le moins, le précipité phénoménal émergeant du Fragment-Monde et ressortissant de l'herméneutique scripturale : *peras* circonscrit en effet la référentialité d'unités empiriques à laquelle la phénoménalité tente de s'accrocher pour s'y ancrer ponctuellement. Cette référentialité ne subsiste pas mais elle *consiste* et cette consistance pourrait bien être, chez Granel, celle des *choses* : ni subsistantes, ni objectivables, ni chosiques les choses sont chosales si chosalité dit la non-réalité prosaïque de leur quoddité. Se cantonnent-elles pour autant aux seules *ta pragmata* ? Non, car si le *Zeug* est hors subsistance, il n'est pas à l'abri d'une substantialisation c'est-à-dire d'une assignation au cercle de l'étantité qui en prédéterminerait le mode de monstration et enracerinerait son usage. C'est pourquoi, la consistance des choses se laisserait reconnaître à l'aune d'une pragmativité déracinée ou d'une indisponibilité native du disponible. Cette consistance chosale, évidée de la présence, Granel l'a appelée un jour *artifice*²². L'artificialité nommerait ainsi le *punctum* d'une chosalité dont l'éloignement vis-à-vis de la subsistance substantielle affecte en retour l'ancrage phénoménal d'un écart venant déchirer la présentation, l'exposant ainsi à ce qu'il y a de *présentement* désesparant dans la chosalité : à ceci qu'elle offre à la présentation non des simulacres mais des *unités mobiles d'appartenance* telles que « la profusion, l'étalement, le passage »²³.

Or ce que du *il y a* chosal c'est une deuxième fois *peras* : celui-ci indique en même temps ce qui *enveloppe* les choses de/par cette essentialité autre que l'étantité (évoquée dans le premier axiome) que Granel nomme *qualité*, leur procurant ainsi une fermeté eidético-morphique dont la présentété a rompu les amarres avec la rigidité d'une frappe onto-typologique (command(it)ée par la perdurante présence). Cet affermissement, ni apésentable ni imprésentable, n'encercler plus l'étant en le dressant dans l'en-face statu(t)aire d'un *prae-ens* mais entoure les choses dans l'instabilité d'un visage et l'inconstance d'une forme qui donnent à leur phénoménalisation l'allure d'un clignotement et rythme leur présentation par le battement d'un écart entre l'absence et la présence qui les fait s'inter-peller, sollicitant ainsi la finesse des ensembles. C'est pourquoi, avec et comme *peras*, on assiste moins à une variation eidétique, inféodée à l'invariant, qu'à une variation *dans* l'essence : variation que celle-ci ne précède pas mais en laquelle elle se découvre à même l'être-*tel* de l'être-*quale* chosal, c'est-à-dire s'explicite en et comme cette *talité* qu'Aristote a su élever à l'accidentalité par soi c'est-à-dire à cette accidentalisation altérante des choses qui consiste dans la jointure aléatoire de leur essencification et de leur singularisation. Et il faut souligner ici que si chez Granel, *peras* rime avec singularité, l'herméneutique scripturale flirte alors avec le nominalisme²⁴ tant cette singularisation est irréductible à sa subsomption sous une spécification eidétique et tant la généralité des *eidè* ne se trouve que grâce à la tombée du cas chosal d'où pleut le style unique d'un *ceci* et que depuis le *chaque fois* des occurrences techno-phénoménologiques de leur parution dimensionnelle : en ce sens, la couleur pour Granel serait le paradigme de cette singularisation²⁵, et la bleuité du ciel son emblème. Et c'est singularisation qui libère cette finesse toute scripturale des idéalités herméneutiques.

Mais il reste une question, notre question : en quoi *peras* entrelace-t-il structurellement la FE et la FI ? On répondra ceci : parce qu'il faut entendre *peras* comme la courbure *délimitative* que la finitude *anarchè* imprime à l'orbe de son infinité, en vue de déterminer en l'Oouvert ce que Granel nomme des « Me-

²¹ Lisez dans « Loin de la substance, jusqu'où ? » (*A*, p.12-13), la "description" granélienne de l'Ensemble-bâtiment-universitaire : vous y verrez l'en-train-d'apparaître du bâtiment en et comme son épanchement dans une constellation de renvois chromatiques et géométriques qui en effrangent les bords, qui en diluent la phénoménalisation sans jamais la dissoudre. Ainsi tout se passe comme si l'ensemble *stylisait* le bâtiment en une sorte d'indétermination par profusion de différences visuelles distribuant leur imperceptibilité le long d'un excédent scriptural qui exorbité littéralement la venue au paraître du bâtiment.

²² G. Granel, « Le monde et son expression », *É*, p. 104-105.

²³ « Loin de la substance », *A*, p. 14.

²⁴ Sur ce point, voir « Après Heidegger », *ÉLP*, et « Le monde et son expression », *É*.

²⁵ Sur la couleur, voir : « Sur la couleur de l'impressionnisme », *TT*, et « Après Heidegger », *ÉLP*.

sures de Recueil »²⁶, c'est-à-dire des coupes phénoménales de la singularité chosale dont la Mesure, incommensurable à l'ordre de la subsistance, segmente le dimensionnel en fragmentant *pars totalis* l'illimitrophie ontico-eidétique de sa limite ontologique ; Mesures dont le Recueil, irréductible au rassemblement définitif dans la substantialité, accueille les choses en maintenant provisoirement leur consistance en l'eccéité concrète d'une teneur eidético-morphique surprenante parce que indissociablement dissemblante, différentielle et transitoire.

Où l'on voit que l'alliance historique de la FE et de la FI au site de l'Hespéral pourrait trouver confirmation dans la manière dont la finitude an-archè exige à la fois, indissociablement et à partir de soi : la libération ontologique de l'*apeiron* et la détermination eidético-morphique de *peras* de telle sorte que la finitude convoque la première à la seconde sans pour autant lui assurer à l'avance la sécurité du tranchant délimitatif. Il en résulte là encore une conséquence fondamentale : à la différence de la dissémination, l'herméneutique scripturale associe structurellement technologisation et *morphologisation* de la phénoménalité, obéissant par là à l'interdit de l'amorphie proclamée par la ligne non judaïque de la FI. Mieux : cette association conduirait inévitablement Granel à concevoir *peras* comme ce qui réclame la greffe du scriptural et du *figural*, si par *figural*, il faut entendre la manière dont une forme déliée de toute empreinte substantielle se phénoménalise en prenant figure, en s'inscrivant à travers la figurabilité matérielle d'un ensemble dimensionnel par la médiation duquel les choses explicitent leur singularité²⁷. Et tout se passe alors comme si cette explicitation revenait pour les choses à faire danser poïétiquement leur figures au rythme des syntaxes signitives et instrumentales et dans la cadence des phrases ou des œuvres. Et lorsque la FE nous enjoint de faire usage de cette danse, c'est la FI en elle qui nous invite au Tango du Monde dont le corps-existant et non vivant (soit, la corporéité comme formalité (in)corporée/corporante du mourir) est l'avoir lieu car « *le corps est le lieu des diversifications des a priori du visible. Il est le lieu ontologique pur* »²⁸. Ce que nous entendons ainsi : le corps localise l'Ouvert pour autant qu'en et comme l'Ouvert se profile la diversification plénière et unitaire du phénoménal, du dimensionnel, du scriptural et du *figural*.

Conclusion

Si, comme on a tenté de le montrer, la tâche historique de la Modernité se confond pour Granel avec un rapatriement vers la FE comme herméneutique scripturale, alors dans ce rapatriement on n'assiste pas seulement au déracinement de la FAO mais aussi à l'avenir insolite, déconcertant – inattendu – de la FE dans la FI natale. Nous avons tenté de déduire cette natalité depuis la mise en lumière d'une affinité élective, au cœur de la FE, entre l'inscription et l'infinitisation, affinité que Granel qualifierait, peut-être, de disruptive. C'est pourquoi, en écho à Héraclite, on dira que l'avenir de la FE obéit à l'injonction du dieu de Delphes : comme lui, il ne révèle ni ne dissimule la FI dans la FE mais il *fait signe* vers elle (*alla sêmeinei*). Et si ce faire signe a pour tonalité fondamentale celle de l'Hespéral, alors l'avenir de la FE demeure scellé dans cette parole de Hölderlin : « le plus difficile, c'est le *libre* usage de ce qui nous est *propre* ». Comment entendre cette parole chez Granel ? Comme l'annonce de ce qu'il a pensé avec Desanti au titre du *Signal*²⁹. C'est pourquoi il resterait à montrer qu'un tel Signal relèverait non pas du messianique mais du *tragique* si par tragique il faut entendre : le Signal (de l')Hespéral qui *inscrit* l'avenir clivé de la FE comme la *césure* en elle de l'infinité.

Or ne serait-ce pas cette césure qui porterait tout le poids de l'archi-politique ? En effet, si *césure* dit ce qui ne fait plus rimer le début et la fin, alors celle-ci ne passe pas seulement entre la Modernité et l'hellénisme antique, mais bien à l'intérieur même de la Modernité entre l'Hespérie et les Temps Modernes. Tout se passe alors comme s'il appartenait à l'essence de la FE de se séparer d'elle-même en affectant son avenir d'une césure qui en disloque le destin. Disloquer, cela signifie d'abord désaccorder son unité destinale entre deux possibilités d'avenir inconciliables : celle de la Mobilisation totale dont l'infinité, élevée furieusement à l'être comme substance, met en péril le fini ; celle de l'abyssalité hespérale dont la finitude croît sobrement en son infinité intime. Dès lors, disloquer cela signifie aussi : laisser dans l'indécidabilité la localisation époquale et figurale de la FE en laquelle elle pourrait durer, c'est-à-dire rassembler l'avenir et le passé dans le présent à travers un unique espace-temps. En et comme cette

²⁶ « Loin de la substance », A, p. 17.

²⁷ Sur ce souci du *figural*, voir : « Les craquelures du texte », *ÉLP*.

²⁸ « Loin de la substance, jusqu'où ? », A, p. 19.

²⁹ « Le signal et l'écriture », *É*.

unicité, c'est l'avenir de la FE comme é-vénement de la césure qui est en jeu. Mais celui-ci se déploie lui-même comme césure de l'événement : en ce déploiement, l'événement posséderait le caractère de ce que Granel nomme le *sursaut du fini* dans la Modernité. Mais un tel sursaut, pour éviter de faire déchoir son évènementialité dans le *pathos* de l'irruption pure, ne doit-il pas puiser sa possibilité dans ce qui en compromet le rassemblement : dans la césure donc entendue comme co-proprieté de ce qui divise l'avenir de la FE, c'est-à-dire co-proprieté de l'Hespérial et des Temps Modernes, elle-même co-ordonnée à l'héritage endeuillé et inimitable des Grecs. Une telle co-proprieté, toujours dépendante de la singularité des situations historiques, pourrait, si elle avait lieu, prendre l'allure d'une permutation entre deux mouvements : celui d'un retournement de l'infinité substantialisée et de son accomplissement mathématique dans la Production au sein de la FE comme à sa provenance an-archique, de telle sorte que cette infinité révèle à elle-même le leurre de son calcul absolu provoquant automatiquement l'entièreté de l'étant et l'intégralité des existants dans l'immonde ; celui d'une réappropriation par la FE de sa dépropriation en déployant herméneutiquement l'incalculable de son infinité et cela, en risquant un saut sur/dans la Production afin de l'occuper comme site techno-phénoménologique de l'Hespérial et de démobiliser ainsi le calcul en le déliant/l'éloignant de la planification ; de telle sorte qu'en cette déliaison puisse être ménagée la libération d'une Praxis politique en souci de l'Ouvert, c'est-à-dire l'universelle politicalité de l'existence se tournant d'un seul tenant vers le mourir an-archè (et ce qui s'y ouvre) tout en obéissant aux interdits axiomatiques de la FI.

Est-ce à dire que dans/par le *Kairos* de cette co-proprieté, la FE trouverait son salut ? Est-ce à dire que son avenir y demeurerait sauf ? Rien n'est moins assuré car pour que le salut ne tourne pas au congédiement, il faut que ce qui est sauvé ne reste pas intact. Il faut donc la faille, c'est-à-dire la pré-inscription de la FI en la FE comme césure du Même possibilisant la pliure historique entre les Temps Modernes et l'Hespérie. Or cette césure, il nous semble en tout cas, serait la condition matricielle pour que la FE ait une chance (a) de s'accorder une durée, c'est-à-dire un *dénouement* époqual qui en suspend le rassemblement, déchirant/discordant ainsi l'entièreté du temps en une station non stationnaire, non destinale, atélique ; et (b) d'accorder aux mortels l'habitation de leur manière d'être, c'est-à-dire l'*éthos* d'un mode d'accomplissement ni achevant ni totalisant de leur infinité : chance d'une évènementialité par laquelle elle puisse, non pas arriver en nous – c'est déjà fait, c'est la facticité même – mais arriver *jusqu'à* nous afin d'y faire retentir son Signal. Or si ce Signal nous appelle, c'est parce qu'il en appelle à notre responsabilité décisive et décisoire à l'égard de l'impropriété expropriante de notre propre qu'est l'infinité intime de notre finitude et parce qu'il est en peine de cette responsabilité même. Autrement dit, le Signal n'est rien d'autre que ce libre usage du propre qui est pour nous *le plus difficile* parce que le Très-Haut, de cette Hauteur incommensurable en l'immanence de laquelle « nous existons non pas en vérité mais vraiment », c'est-à-dire intensément. Gageons donc qu'il y va en cette responsabilité de faire entendre ceci : *les années Granel sont encore devant nous.*

Stanislas JULLIEN

Professeur agrégé de philosophie, Stanislas JULLIEN poursuit actuellement une thèse dirigée par Alexander Schnell s'intitulant : *La finitude infinie et ses figures – Considérations philosophiques autour de la radicalisation de la finitude originnaire chez Derrida*. Ses recherches portent principalement sur la philosophie allemande (Hölderlin, Hegel, Heidegger) et la philosophie contemporaine (Derrida, Nancy, Foucault, Agamben) en tentant de déceler dans les paragraphes de l'ontologie herméneutique et spéculative les ressources susceptibles de préparer une aire/ère inédite pour ce qui s'est donné à penser sous le nom de "déconstruction".

Publication : « Clarification conceptuelle de la finitude infinie » et « Approche de l'entretien discordant de Derrida et Agamben autour de la radicalisation de la finitude originnaire », *Europhilosophie — Plateforme de recherche* : <http://www.europhilosophie.eu/recherche/spip.php?article666>.

À paraître : « L'adresse historique de la finitude infinie », *Hommage à Jean-Marie Vaysse : La question de la métaphysique*, Éditions Olms, collection Europaea Memoria.